

Lurelu

Pierre Larivière : Petits bonheurs deviendra grand

Raymond Bertin

Volume 29, numéro 2, automne 2006

URI : id.erudit.org/iderudit/11550ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN 0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2006). Pierre Larivière : Petits bonheurs deviendra grand. *Lurelu*, 29(2), 95–96.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org



Pierre Larivière : Petits bonheurs deviendra grand

Raymond Bertin

95

L'évènement surgit au printemps 2005 de façon soudaine et bienvenue. Un premier festival théâtral destiné aux tout-petits voyait le jour à Montréal, visant ce public de 0 à 6 ans de plus en plus convoité par les créateurs. Festival plus largement culturel, avec ses expositions, ses projections, ses ateliers et conférences.

Déjà, dans le milieu du théâtre jeunes publics, certains s'interrogeaient sur les chances de survie de ce nouveau-né baptisé «Petits bonheurs». Parviendrait-il à s'alimenter de suffisamment de propositions artistiques de qualité? Compte tenu du fait qu'à ce jour on compte sur les doigts d'une main les spectacles conçus spécifiquement pour ce public au Québec, alors qu'en Europe de nombreuses compagnies et plusieurs festivals s'y consacrent, parfois depuis une quinzaine d'années, Petits bonheurs allait-il devoir chercher sa nourriture outre-mer?

Surprise en mai 2006 : Petits bonheurs, «le rendez-vous culturel des tout-petits», revenait en force! Non seulement on offrait plus de spectacles d'ici, mais on accueillait quatre productions de France et de Belgique, d'une audace et d'une qualité indéniables. Du même souffle, on annonçait une entente de trois ans conclue avec le festival Méli'môme de Reims, visant à créer un échange de circulation de spectacles européens et québécois. La couverture médiatique remarquable, l'apport des deux porte-parole, André Melançon et le D' Gilles Julien, le travail de fond des organisateurs auprès des écoles et des groupes populaires ont suscité une réponse enthousiaste, inattendue, du public.

Entremetteur de bon aloi

On m'avait prévenu : Pierre Larivière, directeur de la maison de la culture Maisonneuve, l'homme à l'origine de Petits bonheurs, est un entrepreneur, un bâtisseur hors pair. Celui-ci fut en effet l'initiateur de réussites telles que le Coup de cœur francophone, qui célèbre ses vingt ans cet automne, le festival de musique classique Orgue et couleurs, l'évènement Évidemment Jazz, qui fonctionna plusieurs années grâce au défunt organisme Faites de la musique!, et le programme Découvertes théâtrales, en association avec la Maison Théâtre (voir notre chronique dans *Lurelu*, vol. 29, n° 1, sur les dix ans de cette initiative). Mais, s'il porte le titre de directeur, Pierre Larivière a une vision singulière de son rôle et des facteurs de succès de Petits bonheurs, dont il parle avec passion.

«Tout part d'ici, d'Hochelaga-Maisonneuve, qui est un peu mon *alma mater*, lance-t-il. Je trouve ça très important, cette décentralisation de la culture. Parce qu'on parle beaucoup de gros festivals, de gros budgets : oui, il faut du budget, mais ça prend surtout une forme de solidarité entre les partenaires. Quand on dit que je suis un entrepreneur, je me sens plutôt comme un entremetteur parce que je suis très convaincant pour défendre des causes, que ce soit la chanson, les jeunes ou, à partir de la rénovation d'un orgue, la mise sur pied d'un festival international; parce que c'est important pour un quartier comme celui-ci de montrer qu'on est capable de faire des choses de qualité.»

Des spectacles pour bébés?

Le grand manitou de Petits bonheurs insiste sur l'implication primordiale de tout un chacun, se réservant la tâche de canaliser toutes ces énergies vers un objectif commun : «Ce quartier, l'un des mieux organisés au Québec avec ses deux-cents groupes communautaires, peut offrir cette solidarité, qui s'exprime par des partenariats avec le cégep Maisonneuve, le Jardin botanique, le Centre culturel, le CLSC... Tout ce monde est d'accord pour dire : "On va t'aider, on va participer et faire en sorte qu'un projet comme Petits bonheurs pourra se développer, en étant ouvert sur l'ensemble de Montréal et du monde entier. Ce n'est pas un festival de quartier, c'est le quartier qui reçoit le monde."»

Pierre Larivière affirme son désir de créer des évènements, de les enraciner, puis de les rendre autonomes. Il s'est donné cinq ans pour mettre Petits bonheurs sur les rails et se retirera ensuite pour laisser à d'autres le soin de poursuivre le travail. Mais d'où est venue l'idée de départ de ce festival? Une rencontre avec l'ex-directrice de la Maison Théâtre, Nicole Doucet, en fut le déclencheur. Celle-ci revenait du festival Méli'môme, en France, où elle avait assisté pour la première fois à du théâtre pour bébés; elle en revenait fascinée par la réaction des tout-petits à ces spectacles. L'idée de promouvoir ce nouveau courant fit son chemin. Pierre Larivière, qui souhaitait créer un pont entre le culturel et le social, rencontra Michel Bélaïr, critique de théâtre jeunes publics au *Devoir*, «qui est un gars de l'est de Montréal, ce que j'ignorais», précise-t-il, pour l'aider à développer le volet culturel. Il alla voir ensuite le D' Julien, pédiatre social, «avant qu'il devienne une vedette» : il représenterait le volet social. La première édition eut lieu grâce au soutien de la CDEST (Corporation de développement de l'Est) et de la Fondation Chagnon.



Plis/Sons, de Laurent Dupont.



Un succès fou, fou, fou

«Évidemment, souligne Pierre Larivière, la maison de la culture Maisonneuve nous donne une base solide de travail avec ses salles, son personnel administratif et technique; à partir de là, on essaie de créer une toile d'araignée avec les partenaires.» Les gens ont confiance en lui, note-t-il, parce qu'il a livré la marchandise dans ses projets précédents. Résultat : un événement inclusif et convivial qui, cette année, affichait complet pour la plupart des représentations et fut couru par des gens de partout. Au total : une assistance de 11 040 personnes, soit une augmentation de près de 60 % par rapport à l'année dernière! Ce succès, qu'ils devront gérer, a dépassé les attentes des organisateurs, mais le directeur le présentait : «Déjà, dans les maisons de la culture, les gens amenaient les tout-petits aux spectacles jeunes publics. On sentait qu'ils étaient un peu désespérés car il n'y avait pas d'activités pour eux.»

L'un des objectifs de ce festival printanier est de rendre la culture accessible à une clientèle défavorisée, qui peut difficilement se payer des entrées à la Maison Théâtre, par exemple, où les billets sont un peu plus chers. Sans pour cela miser sur la gratuité, mais plutôt sur une forme d'éducation populaire : «Quand on vend un spectacle à cinq dollars ou un atelier à trois dollars, ce n'est pas la billetterie qui nous fait vivre, mais le geste est important pour les gens : on sort l'argent et on paye, ce n'est pas gratuit. Dans les maisons de la culture, on a mis la gratuité sur un piédestal, ce qui, à mon sens, est une erreur. J'ai défendu la gratuité dans les années 80, mais il y a un côté pervers à ça : c'est qu'à un moment donné, les choses n'ont plus de valeur. Les gens viennent chercher des laissez-passer, mais s'il fait beau dehors, ils se disent : "C'est gratuit, je n'y vais pas." On s'est retrouvé souvent avec un spectacle affichant complet deux, trois semaines à l'avance, puis lorsque l'événement arrive, on a une salle à moitié vide. Cela étant dit, ça ne nous empêche pas, à Petits bonheurs, de donner des billets à des familles dans le besoin, en passant par les organisations communautaires.»

Un mouvement d'éducation populaire

Grâce à l'entente avec Joël Simon, directeur de Méli'môme, on souhaite accentuer les échanges, en amenant, par exemple, quatre ou cinq créateurs québécois à Reims l'an prochain, pour leur permettre de voir du théâtre pour les tout-petits. «On voudrait créer une dynamique pour que, à terme, on puisse produire ou coproduire un ou des spectacles, susciter des vocations pour le théâtre pour bébés. Et favoriser, par des rencontres professionnelles organisées en collaboration avec la Maison Théâtre, l'émergence d'une dramaturgie québécoise pour la petite enfance. Je ne cache pas que c'est ambitieux, mais c'est l'objectif qu'on s'est fixé», explique Pierre Larivière.

Poursuivant sur sa lancée, il ajoute : «On va tenter, à travers des institutions comme le Conservatoire d'art dramatique, l'École nationale de théâtre, l'UQAM, d'intéresser la nouvelle génération de créateurs. Notre festival n'est pas que théâtral mais multidisciplinaire, et les jeunes artistes aiment le mélange des genres : danse, théâtre, musique, etc. On a vu avec les spectacles pour bébés qu'il y a aussi ce mélange de trucs sensoriels, de musique : les sons sont très importants, comme l'aspect théâtral, les éléments de danse, de mouvement. On doit aller chercher cette jeune génération et ceux qui font le métier depuis longtemps et que ça intéresse. Avec l'ampleur qu'a pris Petits bonheurs cette année, plusieurs praticiens sont venus voir des spectacles. Au-delà du «j'aime» ou «j'aime pas», je pense qu'il importe de voir la réaction de ce public.»

Car, quand on parle de théâtre pour bébés, en effet, il y a le spectacle sur la scène et le spectacle dans la salle. Les petits et leurs adultes ne sont pas toujours totalement attentifs... Aussi faut-il insister sur l'importance de respecter les catégories d'âge visées par un spectacle. Il y a une éducation à faire des parents, mais aussi des travailleurs en garderie; il faut leur donner

des codes, des façons d'agir. Pierre Larivière va plus loin : «Notre défi au cours des prochaines années est de monter un réseau de diffusion pour ce théâtre, en dehors du festival. La demande est grande, mais on veut proposer des spectacles de qualité. Il faut donc éduquer aussi les diffuseurs pour qu'ils aient l'audace d'éviter la facilité. Les spectacles pour enfants n'étaient pas rentables non plus, il y a quelques années. Tous les diffuseurs se sont dit : il faut que j'en présente aussi parce qu'il manque quelque chose dans ma programmation. On lance un mouvement! Il faut que ça devienne incontournable. Tout en relevant le défi de la qualité, de l'exigence, et en défendant la portée sociale de la culture», conclut cet habitué des paris risqués... réussis!

lu



Les mains dans la farine, de la compagnie Ramodal.